



# JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

On reçoit les abonnements :

BUREAU CENTRAL DES JOURNAUX  
RUE TUPIN, 34.

Politique et Hebdomadaire

ABONNEMENTS

	Six mois.	Un an.
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres Départements....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus.		

Pour la Correspondance :

BOITE A LYON  
RUE DE CONDÉ, 39.

## Guignol à l'assemblée des animaux

Eh ben ! me velà z'en plein revenu de mon grand voyage de ballon ; vous savez, celui de la semaine dernière. Faut portant ben que je me repose de tous mes tarabustements et que je vous demande si vous ne voudriez pas aussi n'en faire un comme ça, de voyage, pour faire de connaissance avé toutes les beautés que sont dans l'air. C'est là que l'on voit la lune de près ! Y a ben le thomas de la Madelon que la voit souvent ; mais c'est pas la vraie, celle-là, pace qu'il la voit toujours n'en plein et jamais de quartier. Quand on fait de voyages avé les hirondelles, eh ben, vrai, on a de z'émotions ; au moins, là, on n'a pas le temps de penser aux gognandises ; on s'attend toujours de voir le mement de la degoulinette oùsque l'on doit s'écrabouiller pour de bon.

Faut vous dire que je sis tout guilleret du depis mon retour dans note capitale, avé vous. Mon grand-pepa me disait toujours : Te buges pas, mon Jean ; si te perds Lyon, te perdras la raison. C'est tout de même ben vrai ce qu'y disait, le vieux. J'ai pas pustôt été parti que je croyais n'être dans les Antiquailles ; ça tournait tout à l'entour de moi. Mais, maintenant que je sis sus le plancher des vaches et aux acôtés de mon Gourguillon, j'ai repris n'en plein ma raquette japillatoire pour vous raconter une aute histoire qu'esse encore ben dans les vérités.

Y s'agit tout simplement de la menagerie Bidet, où l'on voit de z'animaux qu'arressemblent à tant de monde que composent la sociabilité de c'tte terre rugueuse et visqueuse. Tenez, arreluquez moi tous ces carnassiers, et vous y trouverez pour de vrai de z'arressemblances que vont vous frapper. N'en velà z'une assemblée qu'esse ben dans la vraie nature.

Vitrez donc ben de près tous ces animaux, à commencer par leur parsident qu'esse à l'enhaut de la tribune : la giraffe ! N'en velà z'un qui sait qu'il a une bonne place ; c'est lui que se monte le cou ! Croirait-on pas qu'y nourrit les autres pacequ'il est le parsident. Est-y bête, c't animal-là ? Y n'a pas selement com-



pris qu'on l'avait mis parsident pour cause qu'y savait rien faire autre ; c'est la pus grande place de faignant qu'on puisse trouver. Y n'a tant selement qu'à rester sus son train de d'arrière, pendant que les autres japillent ; et pis, y sigrolle de temps en temps une sonnette, quand les orateurs font trop de bruit, paceque ça l'empêche de roupiller. Te pas qu'il est ressemblant, les t'amis ?

Faut vous dire que l'on croirait que c'est une assemblée pour de vrai, à preuve que rien n'y manque. Arregardez bien : voyez-vous pas la droite d'un flanc et la gauche de l'autre ; et pis, au-dessous du parsident, celui que fait le discours ? Vous voyez ben que çui-là n'esse ben arressemblant ; vous le reconnaissez ben, le Lion ; il a une voix que sonne comme la cloche de Saint-Jean, et pis une crignière que vient pas de chez le perruquier au moins. Y fait pas de frime, lui. Allons, vous le reconnaissez donc pas... Mais c'est le lion populaire, le lion republicain, çui-là que defend si chenusement nos droits à Versailles.

Ah ! faut pas lui raconter de blagues, à lui. On lui en a déjà trop fait ; il s'y laisse pas repincer. Reusement que nous ons de gones comme ça que dirigent note fabrique. Sans ça, y a ben longtemps qu'on nous aurait fait faire de crapauds et de bousillages, et qu'on nous aurait retramé une aute pièce que ça nous ferait chômer pour le restant de nos jours. Mais y sont pas bugnasses, les gones ; faut les laisser faire.

Sans vous déranger, reluquez donc encore le côté qu'arreprésente la droite. Comme y connaissent ben leurs places, ces animaux ! Y a

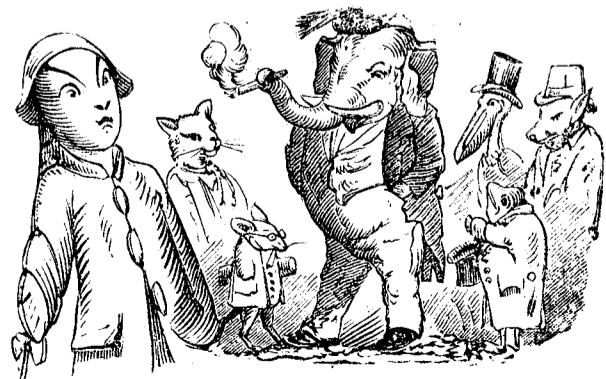
d'abord un chat-huyant. Brrr... Quand je n'en vois un, ça me fiche à l'envers, tellement j'ai de favette. Et pis, après, y vient le cerf. Oh ! là, là, c'est çui-là qu'arreprésente ben la droite, avé ça qu'il a en dessus la tête. Ce pauve vieux melachon, y se doute pas qu'il a de quoi se chauffer tout l'hiver, rien qu'en fesant decouper le bois que lui pousse sus le cantaloup.

Et pis, ensuite, vient le dindon. Est-y gras ? On voit ben qu'y vient de Crémieu. Y en a ben que n'ont pas été engraisés à la même endroit, mais aussi que sont pas si tant malins que lui. L'âne y est aussi. On peut pas faire de z'assemblées sans de bourriques. Faut ben qu'y en ait que ne comprennent rien à ce qu'on dit. Ça fait que, comme ça, y disent toujours oui ! et pis non ! Au moins ça leur fait pas prendre de remontée de sanque.

Oh mais, y a jusqu'à de cochons. Cousse-là, vous n'avez pas de besoin que je vous dise quoi qu'y font ; vous savez ben qu'y sont là pour se faire de graisse, et qu'y z'y restent jusqu'à ce qu'y n'en crèvent ; c'est alorsse qu'y font de bien aux autres.

Le côté de la gauche est ben dans le vrai aussi. Gn'a que de z'animaux braves tout plein : le chien qu'arreprésente la fidélité, et le bœuf, la patience et la bonté. Y a ben quéquefois de z'ours ; mais y sont pas des mal-léchés. Enfin on dirait que c'est pour de vrai comme dans les assemblées nationables du monde.

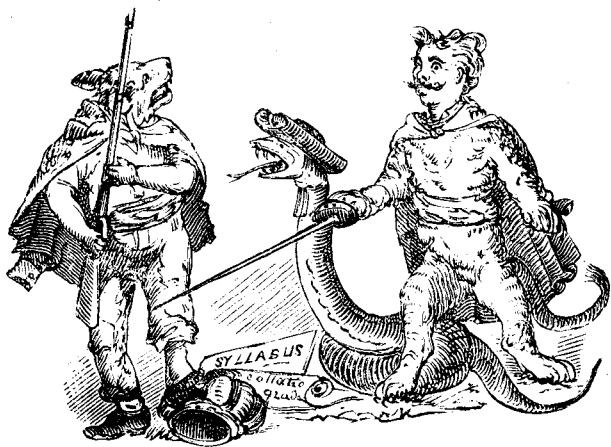
Faut que je vous fasse encore voir de z'autres bêtes que j'ai vues chez Bidet. C'est d'abord l'éléphant. Est-y ben réussi, lui ? Il arressemble à



mon porpiétau, ou ben à mon negorçant, deux que se sont n'enrichis des suyeurs du pauve monde. Je savais pas trop ça qu'y tenait à sa

trompe; un mement j'ai cru qu'il y avait fait un nœud au bout pour se souviendre de l'âge qu'il a; mais en m'approchant bien, j'ai vu que c'était un cigare long-de-reste qu'il fumait. Guieu de Guieu, rien que ça que ça gagne! Parguienne, y fume l'argent du pauve canezard que trime du depuis la piquette du jour et que passe souvent de nuits pour se rattraper des jours qu'on lui fait chômer d'ouvrage. Te pas, les frangins, qu'il arresse bien à nos negorciants et à nos porpiétaux. Y z'ont beau dire que c'est de blagues; si c'est pas bien eusse, charchez bien dans la menagerie et vous les trouverez. Y faut ben qu'y soyent de z'animals pour toujours nous delavorer et nous faire abouler nos piastres. Je crois qu'y viennent tous de z'enragés.

Maintenant, faut que je vous fasse voir les pus vilaines bêtes de la menagerie: les velà; fisquez-les bien, pour que vous les arreconnais-



siez une aute fois, parceque elles sont venimeuses, celles-là, et qu'y faut nous en méfier.

Vous voyez ben c'tte bête qu'esse habillée en homme avé de mustaches; c'est un badinguiste, comme qui dirait Paul de Casse-lagnaque. C'est un chat-tigre avé son tirebouchon que le quitte pas. N'en velà z'encore un qu'y faudra consarver comme phenomène, quand y se sera fait parcer la basane. Ah, s'y venait voir les Yonnais, y trouverait ben son homme; y le sait ben, le cavet; c'est pourquoi y jappille de loin. Si jamais je prends ma tavelle une bonne fois, y verra ben que nous n'ons pas de besoin de z'armes pour lui faire son

addition. Fais pas tant de z'arias, petit bugnasse, ou je m'en mêlerai, moi.

C'est pas le tout. Arregardez donc c'tte sâle bête qu'esse à flanc de lui; c'est celle-là que vous devez ben reconnaître; la sarpente, celle que se glisse de partout, dans toutes les familles et que fait tant de mal, celle-là que nous ons dans note France du depuis si longtemps! Y en a comme ça chez nous dans tous les coins; on les a chassées de partout ayeurs dans les Uropes, et elles viennent toutes faire leurs nids chez nous. Méfiez vous-en, les t'amis, fesez ben attention; quand elles piquent, on en crève, et malheureusement elles nous piquent trop sovent, et que nous ne le voyons pas. J'ai pas de besoin de vous dire son nom, à c'tte venimeuse-là; vous la connaissez, pour le sûr.

Maintenant que je vous ai fait voir, avé de z'allusions pus ou moins inpolitiques, tous les animals que composent la socillété, faudra faire comme moi, aller chez Bidel, pour ben vous rendre compte de l'espectacle naturel que nous fornissent toutes ces bêtes. Ça nous sera profitable, car nous sons de z'animals aussi, nous, mais de ceusse que sont raisonnables. Vous ferez ben attention que, chez Bidel comme ayeurs, c'est toujours le Lion qu'esse le pus grand et le pus beau. Les animals que l'entourent ont beau faire de grimaces et de



simagrées; lui reste toujours digne et majestueux. C'est pour ça qu'il est le patron des Yonnais.

JEAN GUIGNOL.

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Semaine orageuse. Interpellation Gambetta sur les faits relatifs aux examens de l'Ecole Polytechnique. Gambetta, dont le cœur se soulève de dégoût devant cette alliance des jésuites et des bonapartistes, les accable de leur « pourriture impériale. » Nous en savons quelque chose, nous autres Lyonnais, qui avons payé 21,000 francs d'eau de Cologne pour la nettoyer seulement pendant quelques jours, et sans pouvoir y parvenir.

Un bonapartiste accepte pour dossiers les papiers trouvés aux Tuileries après le 4 septembre. Cela n'a rien d'étonnant: tous les papiers importants étaient depuis longtemps en Angleterre; les autres avaient été brûlés avant le départ; il ne restait plus que les ordures ordinaires, conséquence inévitable du séjour des bonapartistes.

M. Marcou demande des poursuites contre les auteurs et les complices du coup d'Etat. M. Robert Mitchell, l'un des bouffons de la troupe bonapartiste, demande que les poursuites comprennent les électeurs du plébiscite et les fonctionnaires qui avaient prêté serment à l'empereur. Le succès de cette proposition a été immédiat: un fou rire s'est emparé de l'Assemblée, qui a répondu dédaigneusement par la question préalable.

A propos de l'élection Peyrusse, invalidée forcément, le nombre de voix n'étant pas atteint, M. Paul de Cassagnac est remonté sur les tréteaux. Le pitre ordinaire de la droite ne parle pas du tout de l'élection Peyrusse, dont il se moque comme de Colin-Tampon, mais il attaque le Président de la République et surtout M. Dufaure. Pendant une heure, dans ce langage de bonne compagnie dont les bonapartistes ont seul le secret, M. de Cassagnac, s'attaquant à tout, excite les rires immodérés de l'Assemblée. Cela se termine par un rappel à l'ordre que ce monsieur n'a pas volé et par quelques mots de M. de Marcère qui fait bonne justice des bouffonneries scandaleuses que l'on vient d'entendre.

Au milieu de tout cela, personne ne défendant M. Peyrusse, il vient se défendre lui-même et entend prononcer son invalidation.

Il manquait un bouquet à ce feu d'artifice; c'est M. Keller qui s'en est chargé en venant répudier, en son nom et au nom de ses amis, la solidarité que M. de Cassagnac invoquait.

On dit que M. de Cassagnac cherche une nouvelle phase; il veut, paraît-il, faire, sur ce point, concurrence à la lune.

PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ

Un fonctionnaire qui parle de l'utilité de sa fonction le fait avec une conviction honnête, puisqu'il fait allusion aux profits qu'il en tire.

Le fait que beaucoup de députés habitent Paris et vont chaque jour à Versailles, explique suffisamment pourquoi la plupart de nos honorables battent souvent la campagne.

C'est incroyable combien, dans certaines circonstances, les chemins de fer sont transformés en poste aux ânes.

On raconte que certains personnages politiques vont se rendre aux eaux.

Y en aura-t-il assez pour les nettoyer?

PÈRE COQUARD.

LES AMOUREUX DE FRANCIA

Francia, belle, noble et riche jeune fille, est en âge de se marier.

Les épouseurs ne manquent pas. Quatre rivaux se disputent sa main depuis longtemps. L'heure de prendre une décision étant arrivée, Francia fait venir ses soupirants pour s'éclairer sur leurs véritables sentiments et faire un choix définitif.

SCÈNE PREMIÈRE

Francia. — M. Leroy, vieillard décrépît, ex-tuteur de Francia.

M. Leroy arrive appuyé sur un bâton de vieillesse, et vêtu à l'ancienne mode.

M. Leroy. — Ma chère Francia, j'ai pensé à vous... Voilà un bouquet de fleurs de lys que je vous prie d'accepter; ce sera votre bouquet de noces. J'ai été votre tuteur et compte bien devenir votre époux.

Francia. — C'est une chose à laquelle, à vrai dire, je ne suis point résolue.

M. Leroy. — Vous y êtes obligée. Les droits que je tiens du Ciel...

Francia. — ... Me semblent au moins contestables... Je suis majeure aujourd'hui et en état de choisir par moi-même.

M. Leroy. — Non pas! Vous serez à moi, je le veux. Tel est mon bon plaisir.

Francia. — Ah! mon ex-tuteur, je reconnais bien là votre caractère autoritaire dont j'ai eu tant à souffrir pendant ma jeunesse.

M. Leroy. — C'est à moi de commander, à vous d'obéir.

Francia. — M'avez vous rendue assez malheureuse? D'ailleurs, vous êtes toujours le même; vous n'avez rien oublié, rien appris... Et je reprendrais volontairement aujourd'hui mes chaînes d'esclavage!... Non pas!... Je veux un époux et non un maître, un tyran. Jamais Rosine ne consentira à épouser Bartholo... Vous pouvez vous retirer.

M. Leroy (hors de lui). — Malheureuse! Ingrate! Révoltée! Que le Ciel...

Francia. — Point d'injures; point d'imprécations! Je suis maintenant chez moi. Sortez, M. Leroy... vous

me rendrez, comme vous pourrez, vos comptes de tutelle.

SCÈNE DEUXIÈME

Francia. — M. Philippe.

M. Philippe. — Ma chère Francia, je viens de voir sortir d'ici M. Leroy, mon oncle et votre ex-tuteur. Le bonhomme n'avait pas l'air content. Vous avez sans doute repoussé ses propositions de mariage, et vous avez sagement fait. Je me flatte d'être plus heureux, et je compte bien...

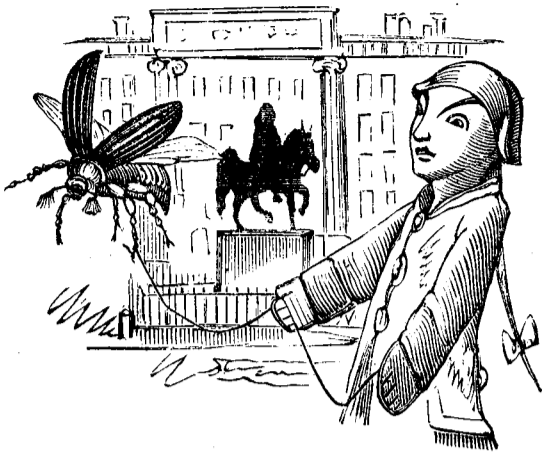
Francia. — Ne vous réjouissez pas si tôt. J'ai bien des griefs contre vous.

M. Philippe. — Il se pourrait...

Francia. — Ne faites pas l'hypocrite, comme c'est votre habitude. Vous m'avez trompée, comme vous avez trompé votre oncle. Aujourd'hui vous ne trompez plus personne.

M. Philippe. — Se peut-il que vous me reprochiez d'avoir voulu vous soustraire à la tyrannie de M. Leroy?

Francia. — Votre but, en agissant ainsi, n'était pas désintéressé; j'ai dû bien vite m'en apercevoir. Selon les circonstances, vous trahissez M. Leroy et vous ralliez



PANTINS ET FICELLES

ON TROMPE LE MARÉCHAL !

Un homme qui n'a pas de voine, c'est le maréchal de Mac-Mahon, président de la République.

M. Paul de Cassagnac a eu bien raison de s'écrier, en faisant les gros yeux aux ministres : On trompe le Maréchal !

Oui, on trompe le Maréchal, tout le monde trompe le Maréchal, le Maréchal est l'homme le plus trompé de la République !

Le Maréchal a commencé d'être trompé, à Châlons en 1870, quand Napoléon III lui mit le doigt dans l'œil, en l'engageant à marcher sur la frontière Nord-Est au lieu de retourner sur Paris.

Le Maréchal comptait sur une victoire éclatante à Sedan !

Depuis ce temps, le Maréchal n'a cessé d'être trompé, mais trompé, comme on ne l'est pas !

Au 24 mai, après le vote de l'ordre du jour Ernoul, M. Beulé ne décida le Maréchal à accepter la première magistrature de l'Etat qu'en lui garantissant que personne n'avait l'intention de rétablir la royauté, et qu'on n'avait renversé M. Thiers qu'afin de conserver les institutions existantes.

Or, M. Ernoul avait trompé le Maréchal, car il n'y avait pas quinze jours que le Maréchal avait succédé à M. Thiers, que la fusion était imminente et qu'il était question de nommer le Maréchal Grand-Connétable de la Monarchie Rétablie !

Et ce qui prouve plus éloquemment que tous les discours de M. de Cassagnac et toutes les doléances de M. Saint-Genest, ce qui prouve que M. Beulé avait trompé le Maréchal, c'est que le Maréchal s'est refusé énergiquement à accepter le rôle qu'on voulait lui faire jouer, et a déclaré « que les chassepots partiraient tout seuls à la vue du drapeau blanc. »

ensuite à lui. Lui, du moins, avec tous ses défauts, a des qualités qui vous manquent : la franchise et une certaine noblesse de sentiments.

M. Philippe. — Réfléchissez avant de refuser l'hymen que je vous propose. Je suis très-riche...

Francia. — Soit ; mais vous l'êtes bien moins encore que moi. D'ailleurs, votre fortune a le tort de me rappeler votre avidité et votre avarice. Dernièrement, n'avez-vous pas exigé de moi que je vous donnasse des sommes considérables auxquelles vous prétendiez avoir droit — et cela au moment où, par suite de malheureux événements, j'avais besoin de toutes mes ressources ?

M. Philippe. — Dame ! Dans l'observation de cette maxime : *Enrichissez-vous*, consiste la vraie sagesse, comme aussi toute la morale...

Francia. — ... Si bien que c'est par calcul et non par amour que vous voulez m'épouser. Vous ne songez qu'à ma dot... Allons, maintenant que vous êtes payé, retirez-vous. Je prétends n'épouser qu'un homme de cœur.

SCÈNE TROISIÈME

Francia. — M. Badinguet.

M. Badinguet. — Ma petite Francia, ma chère amie...

Le 20 novembre 1873, M. de Broglie a trompé le Maréchal en lui persuadant qu'il serait pendant sept ans le chef d'un gouvernement anonyme, et que la proclamation du Septennat ramènerait le commerce, encouragerait l'amnistie, sauverait le pays de tous les dangers de l'équivoque et du provisoire !

Le 16 mai 1874, les légitimistes ont trompé le Maréchal quand, en pleine séance de l'Assemblée, ils ont cruellement abandonné le duc Albert de Broglie qui était l'âme du septennat et ont obligé le Maréchal à se séparer d'un fidèle collaborateur auquel il tenait plus qu'au pouvoir lui-même.

Enfin, M. Buffet a trompé le Maréchal en lui parlant sans cesse de la popularité dont il jouissait, lui, Buffet, dans le pays, et de la majorité foudroyante que réunirait aux élections la liste de l'union conservatrice.

Et cela n'est pas tout ; d'après nos renseignements particuliers, Guignol peut affirmer que les bonapartistes et les royalistes ont formé, pour tromper le Maréchal, une conspiration des plus audacieuses et des plus secrètes, qui enveloppe Paris, la province et l'étranger.

Ainsi, chaque fois que le Maréchal exprime le désir de manger un lapin de garenne, il peut être sûr, grâce à l'infamie complicité des cuisiniers, de n'avoir à dévorer qu'un magnifique... angora.

Quand le Maréchal change de chemise, le Maréchal s'imagine ingénument que, grâce au nombreux domestique dont ses moyens lui permettent de s'entourer, pas un bouton ne manquera à l'appel.... C'est tout le contraire qui est vrai, on trompe le Maréchal. Le Maréchal est obligé de coudre lui-même ses boutons.

L'odieuse conspiration contre la bonne foi du Maréchal est si bien organisée, que, lorsqu'il visite un grand établissement industriel, tous les employés de la maison, depuis le directeur jusqu'aux plus humbles apprentis, s'empressent de tromper le Maréchal en répondant par les renseignements les plus erronés à toutes les questions qu'il daigne leur poser, en montrant de faux inventaires, en affectant une prospérité ou une misère mensongères, en donnant le mot à l'avance aux moteurs, aux arbres de couche, aux volants des machines, pour les engager à faire exactement le contraire de ce qu'ils font d'ordinaire !

On trompe le Maréchal sous toutes les formes, avec tous les moyens, partout.

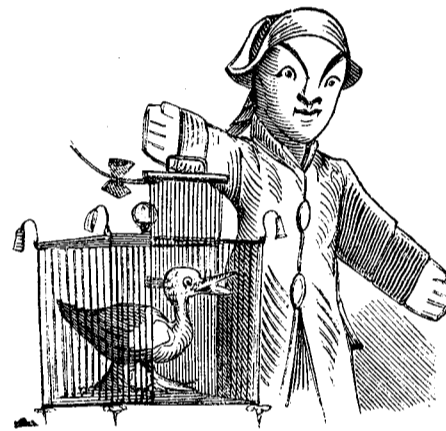
C'est un mot d'ordre général.

Le Maréchal aime la chasse. L'automne dernier, dans sa terre de La Forêt, il avise un magnifique lièvre : le Maréchal abaisse son fusil dans la direction du défaut de l'épaule : presque immédiatement on entend un cri de

douleur, une plainte déchirante. Le lièvre fuyait à toute vitesse ; dans une mare de sang gisait le chien favori du Maréchal. Le lièvre avait trompé le Maréchal, le Maréchal avait tué son chien.

Oui, ON TROMPE LE MARÉCHAL, mais le Maréchal ne se laissera pas toujours tromper ; il ne croira pas toujours à la bonne foi, à l'honnêteté et à la probité des Cassagnac ; il voit déjà que les Jésuites de la rue des Postes l'ont trompé en lui faisant croire que l'armée recrutait ses meilleurs officiers parmi leurs élèves, alors que le Maréchal sait maintenant par quels moyens les bons Pères sont soupçonnés d'ouvrir à leurs enfants le chemin de l'Ecole Polytechnique ; et à l'avenir, quand un Cassagnac ou un badingoin quelconque viendront lui dire : « Maréchal, on vous trompe, » le Maréchal répondra : « Vous vous trompez en essayant de me faire croire que l'on me trompe, car si je voulais me laisser tromper plus longtemps par ceux qui veulent me faire croire qu'on me trompe, je n'aurais pas refusé la démission de M. de Marcère qui a trouvé le moyen de me persuader que vous me trompiez ! »

CLIQUE-POSSE.



GANDOISES DE LA SEMAINE

Aimez-vous les bêtes ? Parlons-en pour commencer, nous en parlerons encore en finissant. Dompteurs des deux sexes se disputent vos suffrages et votre argent. C'est à qui vous montrera les animaux les plus civilisés et les plus cocasses. Le cours du Midi est livré aux chiens savants que l'on a fourrés dans des peaux de lions ou de tigres.

On dit cependant que le métier baisse, et qu'à propos des dangers, du courage, des talents des dompteurs, le public devient sceptique en diable. Que voulez-vous ? Le temps de la foi est passé. Que dis-je ? Il est trépassé.

Quand parut Martin, lorsqu'arriva Van Amburg, on avait eu le temps d'oublier les dompteurs romains ; on

SCÈNE QUATRIÈME

Francia. — Populus.

Populus. — Ma chère Francia, vous savez si je vous aime. Nous sommes de la même famille ; ensemble nous avons grandi. Notre mutuelle affection ne s'est jamais démentie.

Francia. — C'est vrai. Sans cesse vous avez travaillé pour mon bonheur...

Populus. — Et je ferai toujours de même, car votre bonheur m'est sacré.

Francia. — Vous avez combattu pour moi...

Populus. — Mon sang est à vous jusqu'à la dernière goutte.

Francia. — C'est à vous que je dois ma liberté.

Populus. — Liberté !... c'est ma devise.

Francia. — Vous seul m'aimez d'un amour pur et désintéressé. C'est vous seul que je veux pour époux !

Les noces de Francia et de Populus ont eu lieu sous les meilleurs auspices et aux applaudissements de tous.

Cet hymen, sans aucun doute, sera aussi heureux que fécond.

CADET.

Francia. — Pas tant de familiarité... Comment osez-vous vous présenter ici, chargé de crimes comme vous l'êtes ?

M. Badinguet. — Par nature, je suis peu timide. Et puis l'ardente passion que vous m'inspirez...

Francia. — C'est-à-dire que, malgré vos exactions et vos brigandages, vos affaires sont en mauvais état et que vous comptez sur moi pour retrouver crédit, richesse et puissance.

M. Badinguet. — Certainement, une fois votre époux, je...

Francia. — Vous, mon époux ! Quelle audace ! Faut-il que je vous rappelle tous vos forfaits, depuis le Deux-Décembre jusqu'à Sedan ?

M. Badinguet (avec rage). — Songez-y, Francia. Je ne suis pas homme à reculer. S'il le faut, pour vous posséder, j'aurais recours au rapt, au viol même.

Francia. — Infâme ! Vous l'avez déjà tenté... mais vos menaces ne sauraient m'effrayer, car de nobles cœurs veillent à mon salut. Sortez donc, ou je vous ferai chasser comme un aventurier que vous êtes. Ma main ne sera qu'à un honnête homme.

considérerait comme autant de fables les histoires des rois et des reines qui attelaient à leurs chars des lions et des tigres, réservant généralement l'emploi de ministres aux ânes — habitude que tous les chefs d'Etat n'ont pas absolument perdue.

Mais, aujourd'hui que les plus modestes foires ont leur ménagerie avec dompteur, que l'on ne peut plus s'étonner de rien, puisque du jour au lendemain un Bidel ou un Pezon quelconque peut être remplacé dans les cages sans le moindre danger pour le substituant; je vous le dis, en vérité, la foi s'en va, la foi est morte.

C'est la faute aux éleveurs d'animaux savants, ils les ont trop perfectionnés; c'est trop parfait. On arrivera, n'en doutez pas, à faire jouer une partie de dominos à quatre à ce qui fut un lion, un tigre, un ours et une panthère; l'enjeu sera un bock de la brasserie Georges.

Il est bien entendu que, comme toujours, c'est le public qui paiera.

\* \* \*

Aux Eaux! tout le monde va aux Eaux. Il faut n'avoir pas cinq cents francs dans sa poche pour n'aller point faire un voyage à Vichy, à Aix, à Uriage ou ailleurs, et rester chez soi. C'est la mode, et l'on sait quel est en France l'empire de cette tyrannique déesse.

Et puis c'est si agréable. On oublie, dans ces charmants pays, les ennuis de la vie réelle.

Les uns s'y croient de l'esprit.

Les autres y jouissent relativement d'un moment de liberté; généralement ce sont les enragés réactionnaires qui paraissent y tenir le plus.

Les femmes aiment ou se font aimer, ce qui produit le même résultat.

Le négociant joue au grand seigneur;

Le soldat raconte ses victoires;

L'homme politique noie ses convictions;

Le boursichippeur ne se souvient plus du compte des différences à régler;

Le banquier ne songe plus à ses fins de mois;

La cocotte, malgré la concurrence des femmes honnêtes, s'y fait admirer et payer.

Tous s'imaginent que c'est arrivé — et boivent de l'eau.

Lyonnais, mes frères, que ceux d'entre vous qui se portent bien et n'éprouvent que le besoin de s'amuser en société, se souviennent que l'on peut rire et blaguer sans aller courir bien loin. Charbonnières vous ouvre son robinet de fontaine et son cabinet de restaurant.

Méfiez-vous seulement des éboulements de chemin de fer.

\* \* \*

Qui l'aurait pu croire: l'envie envahit même la Mort. La Camarde a voulu ressembler en un point à l'Amour; comme lui elle est devenue aveugle; — comme Monselet, elle se montre friande et choisit les morceaux délicats.

L'horrible vieille a frappé à la porte du Sénat, et l'on s'est hâté de lui ouvrir: la gueuse emporte de temps en temps un cadavre.

Que la mort se fasse régulièrement payer son tribut, rien de plus naturel, mais qu'elle ait des protégés ou des dédaignés, voilà qui n'est pas juste. Ce qui le serait, c'est qu'elle frappât indistinctement à droite et à gauche.

L'étrange, c'est qu'elle laisse en paix le côté où se trouvent les défenseurs des privilèges.

La réaction a pour elle la mort.

Après tout, cela n'a rien qui nous doive tant surprendre: les amis d'un passé qui a si généreusement garni les charniers ont droit à quelque protection de la part de celle à qui les rois et les conquérants ont fourni tant de chair fraîche.

Elle doit bien aussi quelques égards à ceux qui lui ont évité la peine de faucher pour faire sa moisson, en envoyant des milliers d'hommes mourir dans les marais de Cayenne.

Eh bien soit! Ils ont la mort pour eux, mais ils n'ont que cela.

\* \* \*

J'aime les savants, non pas que j'aie plus qu'il ne faut les entendre raconter leurs histoires, ça manque

trop souvent de gaieté; mais ils ont aussi de bons moments. Ainsi, voyez ce que nous en possédons à Lyon en ce moment; ils sont tous en révolution. Il est vrai qu'il s'agit d'une mosaïque qui n'est rien moins que romaine, et, par conséquent, belle et vieille, ce qui établit une différence notable entre elle et bien des femmes.

Les savants, rien qu'à la vue de la mosaïque en question, ont déjà reconstruit un palais, puis ils l'ont incendié et ont retrouvé le charbon qu'a produit l'incendie. La semaine prochaine, ils diront l'année, le jour et l'heure du désastre; sans compter qu'ils auront découvert la couleur des cheveux de la matrone qui habitait le palais.

Cela me rappelle un savant franc-comtois, à qui l'on montrait une caillère en fer battu trouvée assez profondément en terre, et qui prouva clairement que Jules-César avait dû s'en servir quand il vint dans les Gaules.

Et cet autre puits de science qui démontrait la différence très-grande qu'il y a, selon lui, entre le sang d'un civil et le sang d'un militaire — différence due à ce que la nourriture n'est pas la même pour l'un et pour l'autre.

J'en suis tout de même pour ce que j'ai dit: J'aime bien les savants, mais j'aime aussi à en rire un peu.

\* \* \*

Eh bien, à la bonne heure, voilà qu'on songe à ce pauvre parc de la Tête-d'Or. Il paraît qu'il est question de l'embellir. Comment s'y prendra-t-on? Je l'ignore, et bien d'autres avec moi. Mais il faut espérer que ce ne sera pas peu de chose, car on vient de nommer une commission composée de gros personnages, qui vont se mettre la cervelle à l'envers pour inventer de quoi nous réjouir la vue.

Pendant qu'ils y seront, si ces messieurs voulaient se souvenir que dans tout le parc on ne trouve qu'un restaurant, et décider qu'il pourra au moins s'en fonder un autre, ça ferait plaisir à beaucoup de gens, que l'état de leur porte-monnaie tient éloignés du chalet.

Et puis, est-ce que l'on doit renoncer à voir se repeupler toutes les petites cabanes, aujourd'hui si délabrées, et qui ont été si gentiment habitées au temps où l'administration ne s'occupait pas exclusivement du foin.

Puis encore la volière-basse-cour, et les jolis cerfs, et leurs épouses de la grande enceinte.

Je sais que la municipalité nourrit pas mal de bêtes; mais j'espère qu'on se décidera à en entretenir quelques-unes de plus — au parc. Celles-là, du moins, sont amusantes et ne coûtent pas cher.

GNAFRON.

\*\*\*

Le Journal de Guignol a le devoir de s'intéresser à tout ce qui peut contribuer à rendre agréable le séjour de notre ville.

C'est pourquoi nous voulons aujourd'hui attirer l'attention de nos lecteurs sur un projet du plus haut intérêt, qui doit très-prochainement être mis à exécution.

Il s'agit de la reconstruction, sur un plan tout nouveau, du Théâtre-Bellecour.

Dans une ville comme Lyon, s'imposait la nécessité d'une vaste salle pour les concerts et les solennités artistiques; il fallait enfin un théâtre où le public fût certain de trouver chaque soir un spectacle intéressant, un établissement qui réunit toutes les conditions voulues d'élégance et de confort modernes.

Le futur Théâtre-Bellecour sera construit sur l'emplacement de l'ancien théâtre du même nom qui fut, il y a quelques mois, la proie des flammes; mais, par suite de l'acquisition et de la démolition de divers immeubles voisins, il sera beaucoup plus vaste que son aîné. Son entrée sera sur la rue de Lyon.

Nous avons vu les plans de M. Bailly, l'architecte, et nous n'hésitons pas à les déclarer remarquables de tous points. M. Bailly, notre compatriote, a droit à tous nos éloges; grâce à lui, Lyon possédera un théâtre-modèle, dont l'attrait retiendra parmi nous les étrangers, lesquels jusqu'ici, ne faisaient que traverser notre ville, faute de distractions suffisantes.

Une bonne part de félicitations revient également à M. Boucher, le promoteur de l'œuvre et le futur directeur du Théâtre-Bellecour.

Quant au genre à exploiter, voici quelle est la devise de M. Boucher: Du nouveau, encore du nouveau, toujours du nouveau! Cela n'a rien de commun, comme l'on voit, avec ce qui se pratique au Grand-Théâtre.

Faut-il, en outre, parler des splendeurs de la salle, de la serre-promenade, des salons-buffets et de la loggia-fumoir?

Dans la plupart des salles de spectacle, il semble toujours, en entrant, que l'on arrive « devant que les chandelles soient allumées » comme on disait au grand siècle. Le futur théâtre sera un éblouissement.

Ajoutons que le prix des places sera extrêmement modeste et à la portée de toutes les bourses.

Terminons enfin, en souhaitant bonne chance au nouveau théâtre qui, bientôt va s'élever du sol.

Puisse-t-il tenir toutes ses promesses, et, dans ce cas, obtenir tous les succès auxquels il aura droit!



## CORS ET MUNETTES

### PROTESTATION INDIGNÉE

Un grand journal démocratique  
De Marseille, l'*Egalité*,  
— A propos du rôle comique  
Par Cassagnac fils adopté —

A publié, cette semaine,  
Cet article excellent, auquel  
Pourtant ma foi républicaine  
Inflige un désaveu formel:

MERCI PAUL!

*Je me figurais que l'Empire,  
A nous flouter occupé,  
N'avait rien qui dût faire rire:  
O Paul, vous m'avez détrompé!*

*Que Basile fût dans la manche  
Du noble aventurier Morny,  
Que Bonaparte, le dimanche,  
Fût par les évêques béni,*

*C'était nature; et je confesse  
Que je n'étais pas étonné  
De voir Tartufe, après la messe,  
Devant le trône prosterné.*

*Or, maintenant, ce qui m'étonne,  
C'est que ce type réussi,  
Guignol, se soit fait en personne  
Défenseur de l'Empire aussi.*

Je reconnais votre mérite  
Et vous fais tous mes compliments;  
A part un seul mot qui m'irrite,  
Confrère, vos vers sont charmants.

Mais voyez combien il en coûte  
Parfois d'ignorer ses amis...  
Déjà vous regrettez sans doute  
Le mal que vous avez commis

En me comparant à ce reître  
Dont le fer tourne au goupillon...  
Mais, pour aussi mal me connaître,  
Vous n'avez donc pas vu Lyon?

Si vous aviez su, cher confrère,  
Que Guignol représente ici  
Notre brave classe ouvrière,  
Qui vous eût fait parler ainsi?

De tous ceux qui trament la soie,  
De la Croix-Rousse au Gourguillon,  
Guignol est frère; il fait la joie  
De tous les gones de Lyon!

Assez d'autres marionnettes  
— Pupazzi de corde et de sac —  
Sont suffisamment déshonnetes  
Pour ressembler à Cassagnac...

Voyez: Polichinelle assomme;  
Arlequin rime avec Faquin...  
Mais Guignol est un honnête homme  
Dont le cœur est républicain!

JEAN GUIGNOL, canut et journaliste.

Pour copie:  
CADET.

### CORRESPONDANCES

A Tutti-Frutti... Allons, mes belins, faut être sage pas trop me faire avaler du buyon le matin, que me fait faire de réflexions à la Jacquard. Je sais bien que c'est pour me retatiner un brin; aussi, laissez-moi donc vous arraper à la pleine brassée et vous faire peter la miaille pour de bon, pace que nous sons de vrais t'amis nous. Te pas?

Le Gérant, THEULE.